

4. **Dessins sur les mois.** — L'estampe que nous donnons aujourd'hui et celle qu'on a pu voir ci-dessus p. 24 appartiennent à une série qui comprend les douze mois. Ces clichés ont été retrouvés dans le fonds de la maison Aug. Despret, de Nivelles, et utilisés par M. Emm. Despret dans son *Armonak des bouns Aclots*, curiosité bibliographique et folklorique inaugurée par lui en 1891 et qui ne fut malheureusement pas continuée.

Les Despret appartiennent à une vieille famille d'imprimeurs à laquelle est apparenté l'éditeur Plon de Paris. Ce dernier, qui est lui-même originaire de Nivelles, va publier un important ouvrage sur l'introduction de l'imprimerie par sa famille dans un certain nombre de villes des Pays-Bas; il utilisera dans ce livre bon nombre de vieux clichés gravés à différentes époques pour les besoins de ces anciennes maisons.

Notre collaborateur M. Emm. Despret a mis gracieusement à notre disposition, non seulement ces estampes sur les mois avec un certain nombre d'autres, mais les clichés eux-mêmes, qui existent à l'imprimerie Despret depuis l'époque — il y a plus d'un siècle — où cette importante maison acquit la spécialité des petits produits de colportage, tels que barèmes, calendriers, placards illustrés, etc.

L'iconographie populaire rentre tout naturellement dans l'ordre de nos recherches. Les images ont souvent emprunté au folklore; traitées sur le fonds traditionnel avec plus ou moins de fidélité, de goût ou de naïveté, elle se sont répandues partout et ont pu accentuer des usages ou modifier des légendes. C'est ainsi qu'elles ont souvent tout l'intérêt d'un document ou d'une source.

Les clichés sur les mois, fait sur « plomb », semblent à première vue dater de la Restauration; c'est du moins ce que paraissent indiquer certains détails de costume. Mais les sujets appartenaient à de vieux « bois » et de l'avis même de M. D., les détails seuls ont été rajeunis.

Ils relatent des traditions, telles que, pour Février, *el grand feu*; pour Mars, les feux d'élagages, de racines ligneuses et d'herbes, première opération agricole au printemps, que l'on fait encore en famille, dans certains villages. L'escarpolette, les danses de mai, le jeu de quilles, le tir à l'arc, la moisson, la chasse, les cerfs-volants, le volant à raquette (semi-populaire au pays wallon), les *scrennes* ou veillées, toutes ces choses arrivent à leur heure dans la série, et nos amis goûteront sans doute le symbolisme naïf de ces images d'antan.

O. C.



FÉVRIER.



LA SAINT-GRÉGOIRE

I.

Au pays de Namur.



Le jour de la saint-Grégoire (12 mars) était considéré par les enfants comme une grande fête. Ils profitaient du congé qu'ils s'accordent encore dans certains lieux pour faire en commun le tour du village en quête de victuailles à leur profit.

Au temps où *Reinsberg-Düringsfeld* recueillait les documents de son inestimable *Calendrier belge*, vers 1865, l'usage était encore en vogue au pays de Namur.

Voici ce que l'auteur en dit :

« Le maître accompagne lui-même ses élèves. Quatre garçons sont travestis; l'un d'eux est déguisé en St-Grégoire, un autre en chapelain du pontife, le troisième représente un boulanger et le quatrième un sergent. Le boulanger porte sur le dos un sac où il met tout ce qu'il reçoit,

« La quête terminée, on retourne à l'école, où l'évêque aussi bien que les autres garçons, choisit une femme parmi les petites filles qui fréquentent l'établissement.

« La mère du St-Grégoire et celle de sa femme sont tenues de faire pour toute la compagnie du *matou* « pistolets cuits au lait », des galettes, des *koukebacks* ou *vouts* (ainsi s'appellent les omelettes en wallon).¹

« On mange, puis on danse, et c'est souvent le maître d'école lui-même qui joue du violon pour amuser les enfants. »

La coutume était également très connue dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Voici par exemple comment elle se pratiquait aux environs de Fosses, il y a un demi-siècle.

(¹) Rectifions : *koukebak* est le nom flamand des crêpes, nommées *vantes* à Namur et à Liège. — Les « pistolets » sont de petits gâteaux faits de pâte à pain, de forme à peu près cylindrique avec bouts arrondis; ils sont connus sous ce nom dans toute la Belgique.

Le matin, les enfants tôt levés, assistaient à la messe célébrée en l'honneur du grand saint.

La clé des champs leur était donnée avec la bénédiction et aussitôt toute la bande enfantine, courant, se bousculant, se précipitait vers le portail et se dirigeait vers la place où devait avoir lieu l'élection du héros de la journée, celui à qui devait échoir l'honneur envié de représenter St-Grégoire.

Cette élection rondement menée, n'était pas toujours pacifique : on en sortait maintes fois avec un œil poché ou la culotte en lambeaux.

Le saint nommé, il endossait sa chasuble, représentée par une chemise, et coiffait une tiare en papier, ornée de rubans multicolores.

Il avait deux acolytes; l'un portait un sac et l'autre un panier, destinés à recevoir les dons.

La colonne se mettait en route, précédée du petit St-Grégoire.

Devant la porte de chaque maison, la procession faisait halte, se rangeait en demi-cercle — St-Grégoire au milieu — et, sur un rythme monotone, en un mouvement uniforme de balancement d'un sabot sur l'autre, ils entonnaient tous en chœur la complainte traditionnelle.

Nous bé-nis-sont tous St Grégoire, N'a-vez-vous rien i-
ci pour nous? Si le pro-fit n'est pas pour vous, Vous
en au-rez la gloi-re.

2.

Nous saluons tous sa présence
En lui adressant tous nos vœux :
Le cœur sincère, respectueux
Faisons la révérence.

8.

Si du saint jour vous tenez la *fanchon* (?)
Pour que nous fassions réveillon
Donnez-nous des œufs, de la farine
Vous en serez notre cousin.

(*) Air noté par M. Julien GILBART.

On donnait alors ce que les enfants demandaient. Et si, par hasard, quelque grincheux refusait son obole, toute la troupe en guise de vengeance, lui lançait l'anathème de circonstance : *Aux pourris agnons!* puis, détalait prestement par crainte de représailles.

C'est une croyance généralement répandue dans le pays wallon que, pour récolter de beaux oignons, il faut les semer le jour de la St-Grégoire. On conçoit donc l'intention de nos gamins furieux....

Vers le soir, sac et panier bien remplis, les enfants se réunissaient chez l'un d'entre eux et, assis près d'un grand feu de bois qui flam-bait bien clair dans la vaste cheminée, surveillaient, les yeux brillants de convoitise, la préparation des omelettes et des gauffres, faites avec le produit de la quête.

Chacun recevait sa part toute chaude, au sortir de la forme et la croquait avidement sans la laisser refroidir.

Puis, jeux, farces et chansons continuaient la veillée jusqu'à ce que les mères accourues de tous les coins du village, soient venues rechercher les bambins et bambines, jusqu'au dernier.

Louis LOISEAU.

II.

Dans divers lieux.

Nous avons reçu de plusieurs correspondants¹ des notes variées sur la St-Grégoire. Il résulte de la confrontation de ces documents que, dans tout le pays wallon, sauf peut-être en Ardenne et au pays de Verviers d'où nous n'avons rien reçu, St-Grégoire était considéré comme le patron des écoliers; le jour de sa fête, ils désertaient l'école, et s'en allaient quêter dans le village de quoi faire un régal qui se composait ordinairement d'omelettes et qui terminait la petite fête. Dans les villages pour lesquels nous avons les renseignements les plus circonstanciés, il était de coutume en outre que les enfants fussent, ce jour-là, non seulement maîtres de leur temps mais aussi maîtres de l'école et du « maître » lui-même.

(¹) De M^{me} Delecioz pour Perwez (Condruz); de M^{lle} W. pour Anderlues (Hainaut); de M^{lle} Collin pour Couvin; de M^{lle} L. pour Haine-St-Pierre; de M. G. Williams pour Nivelles; de M. H. Simon pour Lincé (Liège); de M. Edm. Etienne pour Jodoigne; de M. Cl. Charlier pour Vaux-et-Boisset (Hesbaye); de M. A. Harou pour Bernissart et Godarville (Hainaut); de M. Fr. Benkin pour Ramet; de M. Lambert pour Omal (Waremme). — Utilisé également ce que dit BEISSBANG, *Calendrier belge*, au 12 mars.

La coutume, assurément très ancienne, présentait cependant quelques variantes quant à la date. A Nivelles en Brabant, le St-Grégoire des enfants n'est pas, comme partout ailleurs, celui du 12 mars, mais bien celui du 9 mai, St-Grégoire de Naziance. Dans quelques villages près de St-Hubert, la fête avait lieu, dit REINSBERG, la veille de la Conversion de St Paul (25 janvier). D'autre part, il faut signaler qu'à Lincé, les fillettes imitent les quêtes des garçons le jour de Ste-Gertrude (17 mars) : elles s'habillent tout de blanc et vont collecter de porte en porte de l'argent ou de menues victuailles dont elles font un repas.

**

Aux environs de Waremme, dans les premiers jours de mars, les enfants répètent encore cette espèce de prière très significative :

*Saint Grigori
Patron des scolls
Dinez-nos on djoû d' condjî.*

Il y a une quarantaine d'années, à Vaux-et-Borset, comme d'ailleurs dans un grand nombre d'autres villages du pays de Liège, l'école était fermée le jour de St Grégoire. Ce congé était-il officiel ? Notre correspondant l'ignore ; mais la coutume est souvent plus forte que les règlements et ceux-ci, du reste, étaient bien peu observés à cette époque. Quoi qu'il en soit, les écoliers de tout sexe et de tout âge fêtaient la St-Grégoire avec entrain.

Aux environs de Couvin, le congé, bien que traditionnel n'était pas annoncé. Tout le monde se rendait à l'école et il se produisait chaque fois une scène fort drôle. Les enfants enfermaient l'instituteur dans la classe et menaçaient plaisamment de le laisser là et d'emporter les clefs s'il ne leur accordait le congé désiré. Le maître se prêtait de bonne grâce à l'aventure qui était d'ailleurs attendue et il finissait par prononcer le « oui » de rigueur, après s'être amusé de leurs instances.

Dans plusieurs villages près de Liège, les pensionnats dirigés par les religieux ont conservé jusqu'en ces derniers temps cette comédie aimable. L'auteur du *Calendrier belge* rapporte cependant qu'au pays de Liège, il y a vingt-cinq ans, l'usage général était sensiblement différent : « Les écoliers, dit-il, ont le droit de mettre leur maître à la porte, et celui-ci est astreint à leur donner le soir un régal. » A Haine-St-Pierre, ce régal imposé se retrouve sous une forme plus

pratique : chaque élève apportait à l'instituteur trois sous contre lesquels il recevait un rondelin et un œuf dur !!

Tout cela est bien disparu : en quelque vingt ans, la pression officielle a complètement modifié les mœurs scolaires, si curieuses à plusieurs égards. Et cependant il se fait que, malgré tout, on a conservé dans certains lieux le souvenir de ce congé traditionnel du 12 mars. La veille du grand jour, les écoliers de Ramet ne manquaient jamais de rédiger une petite pétition de vacances, mais hélas ! sans succès. Ailleurs, les plus hardis en prennent à leur aise : ces petits libertaires font bravement l'école buissonnière, font *barette*, comme on dit, pour aller mendier sans fausse honte chez les gens du village ; et ceux-ci, plus oublieux de la tradition que les enfants eux-mêmes, leur donnent plus souvent des *cennes* que des œufs, ce qui transforme le régal en frairie.

Au pays flamand, la journée du 12 mars revêtait pour les écoliers le même caractère que chez nous. C'était ainsi du moins à Diest, à Louvain et dans les écoles de dentellières. A Peteghem, les écoliers liaient leur maître en vue d'être régalés par lui d'une goutte de genièvre au sirop (*sic*) ; l'après-dîner, ils allaient avec lui à une ferme des environs, où ils s'amusaient jusqu'à la nuit tombante en buvant de la bière et en mangeant des *mastelles*.

**

En Wallonie, la quête était d'usage général. Après avoir entendu la messe dite en l'honneur du saint patron, les enfants s'en allaient par petits groupes en chantant, ou en récitant des formules traditionnelles. On leur donnait généralement des œufs et de la farine, quelquefois de l'argent. A Lincé, on est convaincu que celui qui refuse ce jour-là l'aumône aux enfants, verra ses semailles d'oignons totalement improductives.

Dans le Condroz, en Hesbaye, aux environs de Dinant et ailleurs, l'un des petits collecteurs se travestissait en St-Grégoire. A Nivelles, celui qui était choisi pour ce rôle portait comme soutane un jupon noir, comme surplis une chemise, comme étole un grand drap replié de toile blanche ou écrue ; on avait préparé une sorte de crosse taillée dans une branche d'arbre. A Godarville, les gamins se contentaient d'orner leur couvre-chef de rubans et allaient de porte en porte demander « leur St-Grégoire ».

Aux environs de Jodoigne, la farine et les œufs reçus étaient

employés, par la femme du maître d'école, à faire des omelettes pour toute la bande; l'argent collecté servait à payer le beurre à frire et la boisson. Dans d'autres lieux, les enfants se réunissaient chez l'une ou l'autre mère, ou chez une vieille marchande de bonbons qui trouvait son compte à faire le régal de rigueur.

**

Les chansons de quête sont très variables.

A Anderlues, on répète ce refrain, souvenir altéré d'un couplet bien connu :

On entend sur les champs
Les échos les plus charmants
St Grégoire n'est pas mort,
Car il chante encore.

Après quoi l'on demande l'aumône.

A Bernissart on dit :

*C'è l'ducasse des écoliers,
Nos arons du pain crotté,
Nos arons du vin à boire
Viv' Saint-Grégoire!
Du matin jusqu'au soir!*

Pain-crotté, pain-perdu, pain-trempé, sont les noms d'un dessert populaire qu'à Liège on mange, sous le nom de *pan doré*, à l'époque du carnaval.

Le pain-perdu consiste en une biscotte ou une tranche de pain trempée successivement dans du jaune d'œuf et dans du lait; on la fait rissoler dans la poêle beurrée et l'on sert, saupoudrée de sucre, la délicieuse friandise qui fait venir l'eau à la bouche des petits liégeois, quand ils répètent plusieurs semaines à l'avance :

*Vochal les carnaval
Crotal,
Nos frans (ferons) les pans dorés
Crotté!*

Aux environs de Waremme, à Jodoigne et à Perwez, les petits collecteurs de la St-Grégoire chantent à tout venant la chanson suivante, que nous donnerons pour finir; le couplet wallon remplace à Perwez la seconde strophe qui s'est perdue.



1.

La Saint-Grégoire c'est aujourd'hui,
C'est pourquoi nous venons ici;
C'est pour demander la quête,
Oui bien,
C'est pour célébrer la fête,
Vous m'entendez bien.

2.

La charité faite en son nom,
C'est une très grande dévotion;
Donnez-nous de bon cœur(e),
Oui bien,
Nous prions Dieu à toute heure,
Vous m'entendez bien.

3.

*O glorié, ô gloria
O boquet d' tchâ dins noss tchêna
(Un morceau de viande dans notre panier)
Des œufs et de l' farenne
Oui bien
Po fer des om'lettes
Vous m'entendez bien.*

O. C.





LÉGENDES DU BAS-CONDROZ.

1. — " GOTTE-MAÏON. "



UR la grand'route de Ramet à Ramioul, à mi-chemin, il est un lieu-dit que les cartes désignent sous le nom de " Grotte-Maïon ", et les paysans sous celui de *Gotte-Maïon*.

Pas la moindre trace de grotte ne justifie l'appellation officielle; mais les habitants du village ont pour expliquer la leur une légende que voici :

Au vieux temps des sorcières, il y eut à Ramioul une femme âgée, pauvre et laide, du nom de *Maïon* « Marion », qui, accusée du crime de sorcellerie, fut jugée et condamnée au bûcher.

On la conduisit en rase campagne, on la fit monter sur un énorme tas de fagots; on *bouta* le feu; son pauvre corps de suppliciée se tordit dans la flamme et, de ses membres brûlés, le sang et la graisse tombèrent en larges gouttes.

A cette vue, un long cri de pitié ou d'ironie s'éleva du groupe des spectateurs : *Elle gotte Maïon !* « Elle dégoutte ! »

Et c'est de là, dit-on, que l'endroit où font arrêt tous les convois funèbres qui suivent la grand'route, prit ce nom singulier.

2. — " LI BATTIS DES MACRALLES. "

C'est à Ramioul une petite clairière au milieu des bois. Aucune plante, d'après la tradition ne peut y pousser et seuls trois sapins disposés en triangle ont grandi près du bord, au milieu d'une herbe rousse et desséchée.

Ce *battis*, comme le nom l'indique, a ses légendes, parmi lesquelles celle du lièvre merveilleux.

Une nuit, trois habitants du hameau résolurent d'aller à l'affût en ce lieu parfaitement choisi pour l'abondance du gibier et la facilité du tir.

A peine postés dans les buissons bornant la clairière, les chasseurs virent passer de nombreux lièvres, allant tous dans une même direction et paraissant fuir un danger; tous détalèrent avec une telle rapidité qu'il fut impossible de leur envoyer un seul coup de fusil.

Les affuteurs renonçant à la chasse, allaient quitter le poste quand parut au *battis* un lièvre énorme qui s'avancait lentement, en boitant.

Un des chasseurs s'écria en le visant :

— *Ti valet, ti n' racsûret nin les autes !* « Tu ne rejoindras pas les autres. »

Le lièvre tourna la tête et dit :

— *Sont-i dèdjà si lon ?* « Sont-ils déjà si loin ? »

On dit que la frayeur de l'autre fut la cause de sa mort, survenue peu après.

3. — LE BON DIEU ET SON HÔTE.

Un marchand conduisant un âne arrive un soir devant une petite auberge et demande humblement si l'on veut bien le recevoir.

La dame dévisage le vieil homme et, le trouvant déguenillé, l'air misérable et *pauvreteux*, lui répond aigrement qu'il est trop tard.

Le mari, cependant, se laisse attendrir à l'idée de laisser le vieillard passer la nuit dehors. Il insiste auprès de sa femme pour qu'elle le laisse entrer.

La femme, mécontente, refuse net, et l'aubergiste va préparer un lit de paille dans la grange. Le marchand se couche, l'aubergiste ferme la porte et va se mettre au lit.

Bientôt après, la femme éprouve un malaise indéfinissable, se plaint de violentes douleurs d'entrailles et demande qu'on l'aide.

L'aubergiste se relève et, ne sachant que faire, songe au vieillard qui est là dans la grange : peut-être connaît-il un remède à ce mal.

Il descend donc et vient pour consulter le vieux marchand.

En vain, il cherche l'homme. La porte était fermée à double tour, le marchand et son âne ont disparu.

L'aubergiste étonné, s'en revient.

A sa grande stupéfaction, il voit, sur la table de sa chambre, un crucifix debout, s'approche du lit où reposait sa femme, et la voit morte.

Alors, il comprend que le pauvre vieillard, si humble et miséreux — c'était le bon Dieu voyageant sur la terre pour voir de près les bons et les méchants. (A suivre.)

Ramioul (Val St-Lambert).

François RENKIN.

BIBLIOGRAPHIE

Un livre utile.

L'annuaire des traditions populaires publié par M. Paul Sébillot, secrétaire général de la Société française, vient de paraître en un élégant volume pet. in 8° de près de 200 pages. Il contient l'indication des sociétés et revues qui, dans le monde entier, s'occupent de traditionnisme; une notice succincte sur les divers musées d'ethnographie, dans lesquels le folklore occupe une certaine place; les adresses de plus de 1000 traditionnistes de différents pays, avec l'indication du sujet des études de chacun, et le nom de ceux qui sont morts de 1886 à 1893.

C'est donc un recueil d'une utilité générale fort appréciable et qui fait honneur à son infatigable éditeur; ajoutons que ce volumet, qui contient plus de 100 gravures extraites de l'intéressante collection de la *Revue parisienne*, se termine par une suite de dessins représentant des fées, des lutins, des diables, des scènes populaires, des amulettes, des objets et des sculptures rustiques.

O. C.



HISTOIRES DU BON VIEUX TEMPS.



UN CERTAIN soir, nous étions en gaie compagnie : dos au feu et ventre à table. On ne songeait pas à la neige qui tourbillonnait peut-être à l'extérieur. Au fait, on s'en souciait autant que d'une guigne; quelques vieux flacons aidant, on était en belle humeur, et tantôt l'un, tantôt l'autre éprouvait le besoin de se mettre à l'aise, et dégustait son havane en déroulant des spirales interminables.

On commençait à avoir diablement de l'esprit. On jetait du sel, gros et fin, à poignées, on étendait les jambes sous la table, et... les histoires allaient leur train.

Des histoires, qui n'en a jamais conté? qui n'a pas eu plaisir à en écouter? N'est-ce pas un trait curieux chez l'homme, que cet amour profond du récit en général? L'enfant a ses contes, l'homme fait possède ses... grivoiseries.

A toute fête, à tout banquet celles-ci font leur apparition. Cela fait digérer. L'enfant le plus mauvais se laisse gagner, si l'on veut seulement lui raconter quelque chose. Qui ne se rappelle les heures délicieuses passées au coin du feu, quand grand'mère commençait ses histoires, tantôt gaies et enjouées, avec des fées et des géants et des garçons à qui tout réussit, tantôt sombres et terribles, donnant la chair de poule? Et ne croyez-vous pas encore l'entendre, la voix creuse avec laquelle elle disait : " Je sens la chair fraîche! " C'était l'ogre qui s'annonçait. Vous n'êtes pas sans avoir déjà remarqué l'éclat des yeux chez les jeunes auditeurs, quand vous leur procurez quelques instants de bonheur complet au moyen d'un conte de bon aloi.

Le moyen âge nous transporte sous ce rapport dans le monde de l'enfance. C'est l'âge classique du conte. Voyez les jolis recueils

d'histoires de toutes espèces que nous ont légués les siècles antérieurs; l'*Heptaméron*, les *Cent nouvelles Nouvelles*, les *Contes de Canterbury* de CHAUCER, et avant tout l'inimitable *Décameron*. On pourrait étendre la liste sans peine. Nos ancêtres, d'humeur vagabonde, se rencontraient à quelques-uns au même endroit; une fois les propos au sujet de la pluie et du beau temps épuisés, on fait le cercle, et voilà déjà une histoire entamée. Ce sont, notez bien, de grandes personnes qui agissent ainsi. Les *Cent nouvelles Nouvelles* furent contées pour charmer le séjour de Louis XI chez le duc de Bourgogne à Genappes. L'aimable amphytrion ainsi que son hôte illustre prennent la parole à leur tour. Dans le *Décameron*, les gentes dames en font autant et tout le monde a quelque chose à raconter. Avec quelle candeur, quelle naïveté, ces grands enfants parlaient des choses les plus abominables! Et tous, grands et petits, hommes et femmes, sont sous le charme, car cet amour du conte est commun à tous, au point que les grandes dames de la cour de Louis XIV s'arrachaient les... *Contes* du bon LA FONTAINE. " Si Peau d'Ane m'était conté... et, c'était *Peau d'Ane* ou la *Fiancée du Roi de Garbe*, mais tous " y prenaient un plaisir extrême „

Ce goût dénote une grande naïveté. Je ne connais pas de livre qui dépeigne mieux cet état d'esprit de l'homme médiéval, qu'un recueil d'histoires tirées des prédicateurs du moyen âge, paru il y a une couple d'années. Je veux parler d'un ouvrage qu'un savant français, M. Lecoy de la Marche, a publié sous le titre de : *L'Esprit de nos Aïeux* !

M. Lecoy de la Marche a eu la bonne idée de noter les anecdotes et historiettes qu'il rencontrait au cours de ses lectures. Les sources du présent volume sont principalement les sermons du cardinal JACQUES DE VITRY et du dominicain ETIENNE DE BOURBON, tous deux appartenant au 13^e siècle; ce choix est bien pour nous satisfaire, car ces deux auteurs sont très oubliés à l'heure qu'il est et leurs œuvres, d'un accès difficile; et il faut, en outre, beaucoup de courage pour y chercher l'orge parmi l'ivraie luxuriante.

Si vous le voulez bien, nous allons faire une excursion dans " *L'Esprit de nos Aïeux* „

En lisant ces petits récits, reproduits par M. Lecoy sous une forme rajeunie mais en traduction fidèle et pleine de saveur, le lecteur moderne ne saurait se défendre de cette idée que l'homme du moyen âge avait l'esprit autrement naturel que le nôtre. Dans notre siècle la simplicité qui caractérise ces histoires, semble quelque chose d'artificiel, et l'air ambiant nous empêcherait souvent d'y atteindre.

(*) Paris. Marpon et Flammarion. s. d. (XVII et 306 p.) fr. 3.50.

L'ouvrage de M. Lecoy a un double caractère : il est instructif et amusant. Ces historiettes nous ramènent souvent en pays de connaissance. L'élément merveilleux n'est pas nécessaire pour qu'elles soient du ressort du folklore, On sait depuis longtemps l'importance des auteurs du moyen âge pour la science du trésor traditionnel populaire. Nous nous attribuons volontiers la paternité de tel bon mot, de telle anecdote, que l'on répète avec satisfaction; mais l'esprit court le monde, et nos ancêtres, goguenards autant que nous, l'avaient trouvé bien avant nous. Qu'on ne se fasse pas d'illusion : il n'y a rien de neuf sous le soleil. C'est ainsi que le recueil en question contient bien des variantes de choses répandues encore parmi nous. Le rapprochement des formes modernes et anciennes pourra contribuer à retracer l'origine des thèmes, on à montrer comment ils sont venus jusqu'à nous. La science admet trop volontiers l'emprunt par des voies littéraires, mais il y a eu de tout temps, et dans les siècles où on ne lisait pas encore, plus que de nos jours, une somme d'histoires qui " étaient en l'air „. L'homme de cette époque, dont l'esprit n'était pas, comme le nôtre, encombré de notions multiples indispensables pour les besoins de la vie, avait ces histoires fraîches à la mémoire, et y avait fréquemment recours. La Fontaine, Perrault, Rabelais étaient incontestablement au courant du folklore de leur époque, et y puisaient plus souvent que nous ne pensons ni ne savons.

Le livre de M. Lecoy de la Marche jette une vive lumière sur la somme d'idées qui occupaient la tête de nos ancêtres du 13^e siècle. Ces récits que les prédicateurs intercalaient dans leurs sermons, étaient servis aux auditeurs sous le nom d'*exemples*. On peut admettre qu'on y ajoutait foi, malgré l'élément merveilleux qui les caractérise souvent : l'esprit humain de ces temps n'avait rien d'hostile au miracle.

La comtesse d'Anjou, pour prouver son innocence, saute par la fenêtre dans le fleuve qui coule au dessous; mais le fleuve la porte vivante jusqu'à un certain endroit, où l'on érige plus tard une chapelle pour rappeler ce fait mémorable (n° 68).

Un autographe de Saint-Bernard, suspendu au cou d'un malade, guérit celui-ci instantanément (n° 19).

Un villageois a une grande piété pour la Vierge. Un jour il se rend à la ville pour acheter une image de la sainte patronne. Or, le soir il arrive dans un château magique, dont Jésus-Christ est le maître, et où il est magnifiquement reçu (n° 109).

Une femme veut s'approcher de la Sainte Table sans avoir été à confesse. Mais le Ciel se venge, en lui communiquant la lèpre par

l'eau bénite qu'elle prend à l'entrée de l'église. Dès qu'elle a avoué son forfait à son confesseur, elle est guérie aussitôt (n° 116).

Parmi ces histoires qui devaient inculquer aux populations le respect des choses saintes, il en est parfois de fort amusantes, qu'on me permette d'en citer une entre toutes.

Un lépreux est reçu dans un château par la dame compatissante, malgré la défense formelle du seigneur. Dans l'absence de celui-ci, elle permet même au lépreux de se coucher dans son lit. Survient le mari inopinément : plus de lépreux. Il a disparu comme par enchantement, et laisse derrière lui une odeur embaumée, « un parfum si suave, que le seigneur se croit transporté en paradis ». Ce prodige opère un profond changement chez le seigneur qui se montre dorénavant compatissant comme sa femme (n° 119).

Des faits de ce genre devaient produire une profonde impression sur les naïfs auditeurs ; on cite en effet des traits de religiosité remarquable.

Un jeune clerc trouve que l'état de maladie est préférable, parce que c'est alors qu'on est le plus porté à aimer Dieu (n° 16).

Un hérétique nouvellement converti, après avoir vaillamment combattu dans les rangs des chrétiens, est pris par ses anciens coréligionnaires, qui lui font subir les plus grands supplices. Mais la foi le rend insensible à la douleur, et il meurt en martyr (n° 75).

Les animaux eux-mêmes donnent parfois l'exemple de la piété, dès qu'il s'agit de choses sacrées. Ainsi les abeilles construisent une église en cire dans une ruche où l'on a caché une hostie bénie (n° 108).

Il ne fallait pas grand'chose pour amener quelqu'un à renoncer au monde et à se faire religieux. Tel brigand est frappé de la sainte conduite d'un abbé et revêt l'habit à son tour (n° 34). Un jeune mondain cesse sa vie coupable, dès qu'un saint homme lui dit qu'il est trop beau pour aller en enfer (n° 84).

L'enthousiasme religieux se communiquait facilement. C'est ainsi que Saint Bernard convertit son père à la vie monacale sans trop de peine (n° 87).

Le Ciel n'abandonnait pas ceux qui se distinguaient par un attachement particulier à ses préceptes ; les exemples abondent.

Les Templiers étaient souvent cités pour leur sainteté et leur héroïsme, deux caractères qui se lient étroitement. Godefroid de Bouillon entr'autres, ne devait qu'à sa piété la force qui émerveillait tant les Turcs (n° 71).

Aussi l'intervention directe du Ciel était fréquente et elle avait pour but d'engager à la pratique des vertus, notamment à celle de la charité. Par contre la rapacité et la dureté excitaient souvent la

colère céleste. Etienne de Bourbon connaît déjà l'histoire de l'homme sans cœur qui relègue son vieux père dans le coin le plus sale de la maison, et qui revient à de meilleurs sentiments par le fait de son petit garçon qui manifeste les mêmes intentions à son égard (n° 111).

Un prévôt qui ne songe qu'à s'enrichir, s'empare de l'unique vache d'une veuve. Par un « jugement de Dieu », sa langue est aussitôt frappée d'une singulière infirmité, de manière qu'il ne sortait plus de sa bouche que ce malheureux mot : « Touche la vache ! » (n° 78). Cette anecdote est basée sur le grand respect dont la veuve a toujours été l'objet. L'idée que le mal qu'on fait à une veuve sera sûrement puni, existe encore actuellement. C'est pourquoi les avocats sont dits : « défenseurs de la veuve et de l'orphelin ».

(A suivre.)

Aug. GITTÉE.

NOTES ET ENQUÊTES.

5. **Monsieur de la Bourlotte.** — La chanson semi-populaire qu'on a pu lire dans le dernier fascicule, p. 86-8, nous a valu plusieurs communications intéressantes.

D'abord, M. E. Bixhe nous dit que le nom du lieu de la scène, que nous écrivions « Lansprelle » se prononce « Lausprelle » dans le wallon du pays. Notre leçon avait été vérifiée dans le *Dict. encycl. de géogr. hist. du roy. de Belgique*, par Ang. JOURDAIN et dans VANDERMAELEN, *Dict. géogr. de la prov. du Hainaut*. Il est vrai que Ch. MEERTS, *Dict. géogr. et statist. Brux.* 1845, donne *Lausprelle*; mais nous pouvions croire que c'était une faute typographique; d'ailleurs les cartes du Dépôt de la guerre portent *Lansprelle*. Notre erreur est donc explicable, puisqu'elle est officielle; à ce point de vue, le fait est à rapprocher de celui que relève M. Renkin ci-dessus, p. , à propos d'un lieu-dit du Condruz, et l'on pourrait en signaler bien d'autres....

La seconde communication, que je dois à la bonne obligeance de M. J. Delbœuf, professeur à l'Université, apporte une série de variantes de texte. Une de celles-ci ne permet pas d'admettre la leçon publiée. Au 8^e couplet, nous écrivions :

*On vicè bin à vos fligotte
Que v' n'avoz nu palacon.*

Comme le remarque M. D., c'est le contraire qu'il faut dire :

Que v's avoz des palacons.

« La manière misérable dont M. de la Bourlotte s'habille, prouve que c'est un » avare, et, s'il a le désir de se marier, il doit avoir soin de montrer « son » vieux chaudron ». C'est ce que dit nettement la fin du couplet. »

Voici les autres variantes, dont plusieurs également préférables, que nous devons à M. D. :

Couplet I. — 2. *In deskindant su Couyet.* — 5.... *qui fesse droci.* — 6.... *d'nosse patchi.* — 7. *In wètant....* — Couplet II. — 4. *Vos estes bin affronté.* — 5. *Com-*

père, passez vosse chumin. — 6. — Ou sins ça . . — Couplet III. — 5. Belle si vos volz m'chouter. — Couplet IV. — 2. Des gaillards bin pus bai qu'vos. — 4. Ca vos avez l'air d'in sot. — Couplet V. — 5. Dji n'so nin bin lon dè d'ci. — 6. Dji so d'droci d'aus Gochli. — 8. Dji n'morrè nin co po ça. — Couplet VI. — 3... on' miette à m'plaire. — Couplet VII. — 4. Min, c'est mes bias patacon.

Un nouveau témoignage est venu confirmer que, comme je le disais, la chanson est connue à Liège.

Tout récemment, M^{me} R., de Herstal, a chanté à M. Colson une variante qu'elle connaissait depuis quelque dix ans sous le nom de « duo de Hermée ». Dans ce texte, le galant annonce au début qu'il revient de Hermée et, au 5^e couplet, qu'il est *vochal di Vigni*, lisez Vivegnis, village voisin.

On aura une idée de cette version par les deux premiers couplets, où nous signalons entre guillemets les formes non liégeoises, très nombreuses également dans la suite.

L'ate djoà tot riv'nant d'Hermée,
Tot d'htidant divins les près,
Dji resçontra ine djône feye
Qui m'riv'nève co lin assez.
— Hé! mam'zell', qui fez-ve « roci »
« E » mitan di « ces » broulis.
Tot « waltant » par ci par-là
Après Djâques ou « Nicolas » ?

Mais « waltz » don qu'il è « drôle »
Wisse qu'i vint là bouter s' « nez » !
Vos friz mix d'aller è scole
Ca dji n'sé qu'mint qu'vos parlez.
Riprindex vit' vosse « chemin »
Ou bin « vos drez di m'main »
Çoula v's apprindrè, grand « via »,
A djâser « tot » comme çoula.

Cette variante n'est qu'une traduction très fautive; il est juste de dire cependant que ses apparentes maladresses sont tout-à-fait voulues.

« Je sais parfaitement, dit M. C. en note, que mon aimable chanteuse s'est bornée à conserver exactement, sans en changer un mot, la version entendue maintes fois, toujours de la même personne. Celle-ci a voulu donner à sa traduction un sel particulier, en conservant des formes de langage que les Liégeois considèrent comme très drôles. Il en résulte en effet des phrases comparables à celles que le peuple s'amuse à répéter pour se gausser des gens qui parlent d'autre façon. Ce genre, qui confine au Blason, a fourni à notre littérature actuelle des faubourgs plus d'une production caractéristique; on connaît, par exemple, cette chanson peu artistique d'ailleurs, où un flamand essaie de patoisier une déclaration à sa belle qui, ripostant en wallon, vers pour vers, se rit de le voir *maskâcer l'wallon* et finit par le renvoyer désespéré, à son « drôle de langage ».

Entre les mains de notre traducteur facétieux, le système a du moins l'avantage de prouver l'antériorité du texte publié par la *Revue*, car c'est évidemment de là qu'il est parti. D'ailleurs, plus encore que cette fautive variante de Herstal, la communication de M. Delbœuf nous porte à croire que le dialecte de notre version est bien l'original.

Jos. D.



MARS.



LA FÊTE DES PÈLERINS.

A Villers-Perwin, canton de Gosselles.



est vers la mi-septembre que reviennent à Villers-Perwin et dans les villages voisins, les fêtes paroissiales annuelles. Le lundi, ont lieu des réjouissances mi-religieuses, mi-profanes, connues sous le nom de « fête des pèlerins ». Je n'ai pu recueillir aucun renseignement quant à leur origine, et les vieillards que j'ai consultés en ignoraient la raison. Ils ont vu leurs parents et leurs grands-parents « faire les pèlerins », disent-ils, et ils ont fait comme eux, parce que c'est l'usage. Je me contenterai donc de relater la fête en profitant d'une correspondance qui fut insérée dans le n° 249, année 1833, du journal *Le Pays wallon*, de Charleroi.

Dès six heures du matin, le lundi de la kermesse, les pèlerins se mettent en campagne. Affublés de défroques qui forment les plus bizarres travestissements, ils vont de porte en porte quêmander l'argent nécessaire au bon entretien des chapelles de St-Jacques et de St-Hubert.

Entretiens, une bande est allée dévaliser les jardins d'alentour de leurs fleurs et de leurs légumes, de leurs légumes mêmes. Toute la jonchée verdoyante est jetée dans un chariot où trônent des anciens.

Précédé d'une société de musique, le char se met en route. Il fait plusieurs fois le tour de la place publique et enfile les rues, s'arrêtant dans les principaux cabarets où la bande burlesque et

bariolée se livre à de consciencieuses libations. Le cortège bruyant arrive enfin devant la chapelle St-Jacques, sise à l'entrée de la commune.

A côté de la porte d'entrée un maigre sapin monte mélancoliquement la garde.

La danse des pèlerins.

La troupe s'arrête, la musique se range et entame une danse quelconque de son répertoire, valse ou polka.

C'est à ce moment que commence la danse très caractéristique des pèlerins qui rappelle la fameuse Danse des épées et dont la pratique est pour le moins extraordinaire en pays wallon.

Toute la foule, aux sons de gais flons-flons, se range en rond, les hommes à l'extérieur, les femmes en cercle. Chaque pèlerin est nanti d'un bâton dont le bout, grossièrement sculpté, est censé représenter la tête de saint Jacques. Tout le monde tourne à la façon des quakers et, en se trémoussant, les hommes entrechoquent leurs bâtons et les croisent de manière à former une voûte sous laquelle ondulent les femmes restées dans le cercle.

Après la danse, la foule prend une attitude plus ou moins recueillie et pénètre dans la chapelle. Dans le lieu sacré, deux anciens se détachent du groupe des pèlerins et l'un deux adresse une allocution au saint, allocution respectueuse et d'une grande naïveté, débitée en patois du terroir.

Le cortège se dirige ensuite vers la chapelle St-Hubert, située à l'autre extrémité du village. Là, les danses recommencent de plus belle, mais aucune allocution n'est faite dans la chapelle. Ce détail s'est probablement perdu.

Les danses finies, les pèlerins s'en reviennent sur la place publique.

Les enchères.

Ils montent sur un kiosque rustique fait de quelques planches assujetties sur des tonneaux. On leur apporte alors dans des mannes ou paniers d'osier, les offrandes en nature, recueillies dans la commune, et ils en forment des lots qu'ils mettent aux enchères. Du doigt, les commissaires-priseurs désignent eux-mêmes les acheteurs qui, sous peine d'avaries, sont forcés de s'exécuter. Ils en sont quittes, du reste, avec quelques sous.

Le baptême des pèlerins.

Les anciens procèdent alors au baptême des nouveaux adeptes de la confrérie.

De gré ou de force, chaque néophyte est conduit au pied du grand char, du haut duquel, un ancien, gravement, lui déverse un sceau d'eau sur la tête au milieu des rires de l'assemblée.

Le nouvel initié va se sécher, tandis que la cérémonie se continue.

Lorsqu'il n'y a plus d'initiations à faire, du haut de leur chariot, les pèlerins aspergent libéralement la foule.

Le faux mort.

Au moment où la gaieté de la foule a atteint son apogée, un sourd murmure semble soudain l'agiter. On s'empresse autour d'un ancien qui vient de rouler sur le plancher du kiosque, et qui reste là immobile, comme mort.

Avec des attitudes de pleureurs, les pèlerins entourent leur camarade avec tous les signes de la plus grande douleur.

Rien de plus drôle que toutes ces têtes grimaçantes, sous les accoutrements burlesques qui forment un fouillis de couleurs qui semblent avoir été empruntées à la plus impressionniste des palettes.

Avec des bâtons entre-croisés, une civière est vite improvisée, et on y étend le prétendu mort, avec lequel on fait le tour de la place en chantant, sur un rythme funèbre, une chanson de circonstance, tandis que le tambour voilé bat des roulements et que la musique joue une triste harmonie. La foule chante ce couplet, qui rappelle une chanson bien connue par un jeu de mots d'ailleurs très populaire :

Monsieur de la Justice est mort,
Il est mort de maladie.
Un quart d'heure avant sa mort
Il était encore en vie.
Bim! Bam! Bim! Bam.

C'est la foule qui imite le glas des cloches. En ce moment, une charrette, attelée d'un âne, débouche à toute vitesse sur la place. "Le docteur! le docteur!" clament les pèlerins. Le personnage ainsi amené descend de son véhicule et gravement se fait expliquer